

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

| FRANCE | ETRANGER |
|----------------------------|----------------------|
| Un an... 80 fr. | Trois mois... 28 fr. |
| Six mois... 40 fr. | Six mois... 56 fr. |
| Trois mois... 20 fr. | Un an... 112 fr. |
| Chèque postal Lente 656-02 | |

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Luttons plus vigoureusement contre le fascisme

L'assassinat de Matteotti avait réveillé brusquement toutes les énergies. On pouvait croire que la Croisade contre le fascisme était vraiment commencée et qu'elle ne s'arrêterait plus qu'après avoir assuré la victoire du prolétariat italien.

Hélas ! ce ne fut que feu de paille. Il y eut bien, çà et là, sous le coup de la colère, de l'indignation, de la stupeur, quelques démonstrations, quelques meetings. Est-ce suffisant, cela ?

On n'a pas entendu la grande voix du prolétariat international jurant de venger les siens, apportant aux persécutés d'Italie un concours efficace et durable. Tristes temps que ceux que nous vivons !

Pendant que les Comités spéciaux rentrent dans le silence, que les organisations ouvrières cessent leurs protestations, le fascisme, un moment mal en point, « reprend du poil de la bête ». A la faveur d'un remaniement, qui eût pu lui être mortel si l'opposition italienne avait été soutenue par l'opinion ouvrière internationale, Mussolini assure à nouveau son équilibre.

Va-t-il, en raison de notre indifférence coupable, de notre inertie condamnable, surmonter cette crise qui devrait, logiquement, sonner le glas de sa tyrannie ? C'est possible, sinon certain, si nous abandonnons la lutte au moment même où il faudrait l'intensifier.

De quelle pâte sommes-nous donc pétris pour que puissent se dérouler sous nos yeux de tels événements, sans que nous soyons capables d'en comprendre la véritable signification ? C'est vraiment désespérant !

Et pourtant, le péril n'a jamais été plus grand. Qu'on ne croie pas surtout que l'avènement du Bloc des Gauches a écarté définitivement de ce pays tout danger de dictature fasciste.

Si Millerand n'a pas eu le « cran » nécessaire pour pousser jusqu'au bout l'aventure souhaitée par la réaction de ce pays ; si nous avons échappé, presque miraculeusement, à la dictature de l'« Alexandre » de chez Maxim's, il ne s'ensuit pas du tout que nous devions nous endormir sur nos fragiles lauriers trop facilement cueillis.

Plus que jamais, dans le trouble profond qui s'annonce, il convient d'être vigilants, actifs, de ne pas nous départir de la ligne de conduite qui doit être la nôtre.

Lutter contre le fascisme italien, le précipiter, si possible, dans l'abîme, c'est lutter contre la réaction en France, rendre impossible son succès ici. Aider les camarades italiens à se libérer de leur despote, à se débarrasser de l'emprise des « chemises noires », c'est lutter pour notre propre liberté.

Pour mener cette action, la classe ouvrière ne doit compter que sur elle-même. Les gouvernements ont des intérêts que les peuples ignorent. Ils ont aussi des raisons de ne point se combattre, des raisons que le prolétariat ne connaît pas davantage. Les intérêts des gouvernements, des forces capitalistes de tous les pays peuvent s'opposer ou se conjuguer, suivant les circonstances, les événements ; ceux des peuples sont toujours rigoureusement identiques. Lorsque la souffrance, la misère, l'injustice frappent un ouvrier, ce sont tous les ouvriers qui sont réellement atteints ; lorsque la servitude, la répression, l'exil plongent dans la douleur un prolétariat tout entier, ce sont tous les prolétariats qui sont touchés.

Leur sort est trop intimement lié pour qu'il en soit autrement. L'identité autant que la permanence de leurs intérêts leur commandent donc de se soutenir mutuellement lorsque le malheur s'abat plus durement sur l'un d'eux. Pour ne l'avoir pas encore compris, ils ont permis au capitalisme international de les battre séparément, de les asservir chaque jour un peu plus en détail.

Persister dans une telle indifférence, ignorer plus longtemps ces conditions du combat social, serait extrêmement périlleux.

Au moment où se prépare à Londres l'asservissement des peuples, au moment où la grande maîtresse de l'heure : la finance internationale, prépare son offensive, il convient que nous devenions enfin attentifs.

Prenons garde. Nous côtoyons le précipice et le capitalisme aussi. L'heure des deux forces y précipitera l'autre. Laquelle ?

En tout cas, soyons persuadés que se livre en ce moment un combat gigantesque qui met aux prises toutes les

forces des deux armées : prolétarienne et capitaliste.

Le fascisme constitue pour la dernière une arme particulièrement redoutable pour la première. Si cette tyrannie abominable, si cette dictature terrible ne sont pas capables de sauver un capitalisme qui, historiquement, doit périr, elles n'en sont pas moins susceptibles de retarder sensiblement notre affranchissement.

N'est-ce point là une raison suffisante pour stimuler notre courage, aiguïser notre combativité, retremper nos énergies ? Si, sans doute !

Eh bien, alors, qu'attend-on pour intensifier la lutte contre le fascisme ? Croyez-vous, par hasard, que les libéraux italiens suffiront à la besogne ?

Sachez qu'ils luttent pour leur salut propre, pour faire triompher à nouveau, en Italie, la démocratie et non pour assurer le succès du prolétariat italien et son affranchissement.

Non seulement ce sont les ouvriers français qui doivent agir directement, de toutes leurs forces, mais les camarades italiens, leurs Comités doivent eux aussi, les aider en apportant leur concours aux organisations ouvrières.

Vous n'en êtes pas encore, camarades italiens, comme vous avez pu le croire un instant, à la veille de passer la frontière, de chasser les hordes fascistes en déroute. La bête a la vie dure. L'effort doit persister, durer, s'amplifier, en même temps que la lutte doit s'organiser, se développer, se coordonner.

Un exemple récent vient de nous démontrer que le fascisme peut trouver ici des complaisances dangereuses.

Que cette leçon nous serve et galvanise les énergies sommeillantes. Au fascisme international, opposons la conscience de classe et l'action du prolétariat international.

Pierre BESNARD.

Nous sommes des contre-révolutionnaires,

Mais...

C'est Marcel Fourier du Parti Communiste qui écrit les Chars d'assauts.

LE FAIT DU JOUR

Manifestation de Parti

Les anarchistes ne seront pas cet après-midi devant la maison de Jaurès. Ils ne répondront pas à l'appel du Comité d'Action qui prétend parler au nom du Prolétariat en conviant les ouvriers révolutionnaires à une grande manifestation de masses.

Ce n'est pas parce que ce Comité est sous l'égide du Parti Communiste, avec l'A. R. A. C. et la C. G. T. U. à la remorque de Moscou. Si ce même Comité, tel qu'il est composé, conviait les travailleurs à une sérieuse action de rue pour une cause qui en vaudrait la peine, pour leur émancipation ou pour la libération de quelques-uns d'entre eux — sans aucune considération de politique ou sans arrière-pensée d'enrichissement — nous eussions répondu : « Présents ! » et nous aurions dit aux camarades : « Allez-y, sans crainte de nous salir au contact des professionnels du bolchevisme. Allez-y, parce qu'il s'agit de l'intérêt du Prolétariat ou du salut d'un exploité ! »

Par exemple, on aurait pu parfaitement, à cette époque-ci, organiser une protestation contre l'escamotage de l'Amnistie par les soins du Gouvernement du Bloc des Gauches, et nous n'eussions pas manqué d'y participer, quels qu'eussent été les organisateurs.

Mais pourquoi invite-t-on le Prolétariat parisien à se rendre cet après-midi à Passy, devant la maison de Jaurès ?

Pour manifester contre la guerre impérialiste, alors que le Parti Communiste, par son Internationale de Moscou, prépare lui-même la guerre, avec l'armée rouge et son état-major.

Pour acclamer la Dictature des Commissaires du Peuple, les Dictateurs des autorités bolchevistes.

Les anarchistes, se tournant vers les ouvriers de Paris, leur crient : « N'y allez pas ! N'allez pas grossir le lamentable troupeau des moutons en route vers le nouvel abattoir ? N'allez pas acclamer vos bouchers, vos massacreurs de demain ! Ne leur permettez pas de préparer, avec votre enthousiasme et votre bonne volonté de révolte, la Grande Tuerie dans la boue et le sang de laquelle germera, encore une fois, de la graine d'Autorité.

Bonomini frappa selon sa conscience

Ainsi, dans deux jours, Bonomini, le petit anarchiste qui se dressa contre la force envahissante du fascisme assassin, comparaitra devant la cour d'assises.

Ses juges seront douze bourgeois qui, chaque jour, mènent la vie tranquille de l'homme heureux et douillettement soigné. Nul d'entre eux n'aura connu les souffrances subies par notre ami pendant la pénible traversée des Alpes qu'il accomplit pour se soustraire à l'arbitraire mussolinien.

Et alors, quand ils vont se trouver face à cet enfant pâle, amaigri par le séjour d'une prison infecte, comprendront-ils tout



la réelle beauté du geste symbolique de Bonomini ?

Comprendront-ils que lorsque le réfractaire tira ses deux balles sur Bonserzivi, il obéit à un mobile noble et profondément désintéressé.

Il avait assisté aux actes de banditisme des séides du renégat romain ; il vit de ses yeux les meilleurs des militants « traqués », d'autres torturés ; les bourses du travail incendiées. Il connut les incendies de l'Avanti et d'Humanita Nova, au cours desquels furent mis à sac des bureaux de ces deux journaux violemment opposés au fascisme.

Il connut, lui aussi, les perquisitions incessantes, la police se mêlant intimement de ses allées et venues, et il se vit traiter comme un suspect, puisque signalé comme subversif dangereux.

Il dut abandonner sa famille, qu'il laissa dans la plus noire détresse, et s'enfuir furtivement pour pouvoir gagner une terre plus hospitalière.

Et le voici en France. Là, il doit subir toutes les affres de la misère. Puis, arrivé à Paris, il apprend que ses persécuteurs sont ouvertement admis à faire leur propagande infâme.

Alors, en lui renaissent tous les souvenirs des jours de malheur, et voyant les assassins triompher impudemment, même à Paris, il veut marquer par un geste la réprobation justifiée du prolétariat italien envers ses tortionnaires.

Et trouvant la possibilité d'atteindre Bonserzivi, le chef du fascio italien en France, il décide de lancer un avertissement, et un jour que le lieutenant de Mussolini se trouva à se porter, il tira — sans vouloir le tuer — sur le complice du Dictateur.

Arrêté, puis enfermé dans une geôle, il dut subir une incarcération qui est une honte pour le pays qui vit la prise de la Bastille et le triomphe des Sans-Culottes.

Mardi, il va se trouver devant douze jurés qui seront mis au courant par Bonomini et les témoins cités à la barre de tous les crimes perpétrés et commis par la bande d'apaches du Fascio.

Et si les jurés ont un cœur, ils acquitteront Bonomini.

En dernière heure, nous apprenons que le procès de notre camarade Bonomini est remis à une date ultérieure.

Le procès Bonomini est remis

M^r HENRI TORRES a OBTENU le RENVOI A UNE DATE ULTERIEURE

M^r Henri Torres, défenseur de Bonomini, a adressé à M. le conseiller Mouton, président de la Cour d'assises, la lettre suivante :

« Monsieur le président, il est essentiel aux intérêts de ma défense que les débats de l'affaire Bonomini soient remis à une date ultérieure. Les circonstances présentes et la situation internationale ne permettent pas à de nombreuses personnes de j'enfermer invoker le témoignage de déférer à ma convocation. Je suis persuadé que vous ne manquerez pas de faire droit à ma requête et je vous prie, monsieur le président, de bien vouloir ordonner le renvoi de l'affaire Bonomini. Veuillez agréer, etc... »

La Cour s'étant réunie a fait droit à la demande de M^r Henri Torres. L'affaire Bonomini est donc renvoyée à une session ultérieure.

Un Policier tue lâchement un ouvrier

A la date du 21 juillet la plupart des journaux publiaient l'information suivante :

« L'agent de la sûreté Moulet, en surveillance dans une maison de confections, rue Noailles, à Marseille, a tué de six coups de revolver un cambrioleur, le sujet italien Adolfo Trucci, âgé de 20 ans, charpentier, qui travaillait depuis quelques jours aux réparations effectuées dans cette maison. Grâce à l'ouverture pratiquée dans le toit au cours des travaux, cet individu allait pénétrer dans un dépôt de parfumerie au sixième étage, quand l'inspecteur de la sûreté a tiré sur lui et l'a abattu. »

Une brute de police avait donc abattu comme une bête féroce un pauvre diable qui se débrouillait comme il pouvait et qui n'était nullement menaçant pour le soutien de l'« ordre » ; tout au moins c'est ce qui ressortait de l'information communiquée par les agences.

C'était déjà assez abominable.

Ce n'est pas le *Libertaire* qui prétend cela, ce sont les camarades de travail de Trucci, dont le *Petit Provençal* du 22 courant insère cette protestation :

Marseille, le 21 juillet 1924.

Monsieur le Directeur,

« Nous, ouvriers, effectuant les travaux de la Maison Boka, avons l'honneur de solliciter de votre bienveillance de bien vouloir insérer les rectifications suivantes, au sujet de la mort de notre ami Trucci, tué si tragiquement dans la soirée de samedi. »

« Trucci était employé avec nous aux travaux que nous effectuons à la Maison Boka ; il était de notre quart, c'est-à-dire travaillait de 2 à 10 heures du soir et nous circulions jusqu'au 6^e étage, où se trouvent les

water-closets et même un passage non interdit. »

« Notre ami n'était pas un voleur, il n'a jamais été condamné et c'était un ouvrier honnête, travailleur, régulier et un bon camarade. »

« Avant de tirer le premier coup, des sommations auraient dû lui être faites et lorsqu'il est tombé ensanglanté par la première balle, nous ne nous expliquons pas qu'on lui ait encore déchargé, alors qu'il était à terre dans l'impossibilité de nuire, cinq autres balles et qu'on l'ait traité comme un sac de décombres, après une demi-heure de souffrance, car on nous a refusé de pouvoir le transporter à la pharmacie. »

« Unis dans ce malheur, qui aurait pu frapper un autre d'entre nous, en marque de sympathie, nous avons suspendu le travail pendant deux heures, et cela à l'unanimité, contremaitres compris. »

« Nous n'avons pas l'intention d'incriminer quiconque, mais nous ne voulons pas que le malheureux, victime d'une regrettable méprise, soit sali et sa famille déshonorée. Nous assisterons en corps aux obsèques de notre camarade qui auront lieu aujourd'hui mardi, 22 du courant, à 4 h. 30, à l'Hôtel-Dieu. »

« Agréer, Monsieur le Directeur, nos bons remerciements. »

« Pour les charpentiers, par délégation :

LE BACQUER.

« Pour les ouvriers maçons, par délégation :

ROUDIL. »

Et maintenant une question à « l'homme de progrès », « l'ami des ouvriers » qu'est M. Herriot : L'agent meurtrier a-t-il monté en grade après son beau fait d'arme ? Sinon qu'on se dépêche de récompenser ce zélé serviteur du Bloc des Gauches, ce sera plus franc et ainsi les pauvres prolétaires comprendront peut-être que ce bloc-ci vaut pour ses crimes l'autre bloc, détruit le onze mai.

SEMAINE INTERNATIONALE ANTIMILITARISTE

Dix ans après

1914-1924. Dix ans se sont écoulés depuis que l'Europe angoissée attendait chaque minute un bruit rassurant qui écarte les rumeurs de guerre.

Le 27 juillet 1914, rien encore n'était perdu pour les pacifistes, et s'il n'y avait pas eu, au delà des questions de frontières, une rivalité sans cesse accrue entre l'Angleterre et l'Allemagne, si le prétexte choisi avait été la seule cause de guerre, évidemment nous n'aurions pas assisté à ce concours de sauvagerie humaine qui, durant cinq ans, mit aux prises les nations qui se prétendaient les détentrices de la civilisation.

27 juillet 1914 ! En ce jour, tout ce que le prolétariat comptait de membres agissants se dressa contre la vague de folie guerrière.

A Berlin, les ouvriers défilèrent dans l'Unter den Linden en clamant leur volonté de paix. A Paris, les socialistes et anarchistes criaient, devant la maison rouge du *Matin* : « A bas la guerre ! » et se voyaient en butte aux charges policières.

Hélas ! tant d'agitation ne dura que ce que durent les roses.

Le 2 août, en inaugurant la mobilisation générale, vit les mêmes ouvriers clamer la sainteté de la « Guerre du Droit ».

Les chefs de la classe ouvrière trahirent, et les pauvres moutons égarés suivirent l'exemple. Ils firent même mieux. Alors que les sursis d'appel retenaient les « leaders » ouvriers à l'arrière, les pauvres bouchers partirent jusqu'à la mort.

Le résultat fut : quinze millions de morts dans le monde entier.

Et c'est pour que pareille chose ne se reproduise pas, c'est pour que la haine inextinguible du militarisme et de son succédané le patriotisme, soit vivante en nos cœurs, c'est pour que ces fléaux ne causent plus de ravages dans les rangs du peuple que nous ouvrons cette semaine internationale antimilitariste.

Puisse-t-elle porter de meilleurs fruits que les protestations pacifistes du 27 juillet 1914.

Le Comité de la Semaine.

La semaine contre la guerre

A l'occasion du dixième anniversaire de la déclaration de guerre, la *Ligue des Réfractaires*, l'*Association des Libérés*, et la *Fédération ouvrière et paysanne des Mutiles* organisent un

MEETING DE PROTESTATION

qui aura lieu le jeudi 31 juillet, à 20 h. 30, à la Bellevilloise, rue Boyer.

Orateurs inscrits : Suzanne Lévy et Boudoux, de la L. D. R. ; Fels et Lagorgette, de l'A. D. L. ; Masselier et Broutchoux, de la F. O. P.

Primo de Rivera craint pour sa situation

Il fait appel aux fascistes espagnols pour la consolider

C'est ce qui ressort de cette communication d'agence :

Madrid, 26 juillet. — Le président du directoire a remis à Saint-Sébastien, aux correspondants de journaux madrilenos, une longue note concernant la situation actuelle.

Ce document signale notamment qu'un petit groupe étranger politique a tenté de semer la discorde et la désunion entre les militaires mais tous auront à répondre de leurs agissements devant le juge militaire qui a été nommé à Ceuta. Le Directoire veut démontrer qu'après la mesure d'amnistie, il emploiera une plus grande rigueur pour ceux qui prétendraient voir exister de la faiblesse ou seulement une royale clémence existe.

« Si quelqu'un, ajoute la note, croit que le moment est arrivé d'employer son prestige militaire pour constituer un parti déterminé, il se trompe. Ce jeu serait très dangereux pour tous puisque la grande majorité du peuple espagnol, à l'exception d'une douzaine de milliers qui ne sauraient agir d'aucune autre façon, veut continuer l'œuvre de pacification, d'assainissement et de travail commencée en septembre dernier. »

En terminant, le document fait appel à l'union patriotique des Somatens pour poursuivre leur organisation en vue de sauver l'Espagne et le directoire, qui ne connaîtra ni faiblesse ni déchéance. — (Radio.)

Terrible catastrophe

DEUX CENTS MINEURS ENSEVELIS

Une effroyable catastrophe vient de jeter le deuil dans la population de Jaites en Pennsylvanie.

Dans la nuit du 25 au 26, un coup de grisou s'est produit dans une des mines de Jaites.

Au moment de l'explosion, deux cents mineurs travaillaient au fond du puits, et à l'heure qu'il est, malgré les secours, on ignore si l'on pourra sauver quelques-uns de ces malheureux.

Douze cadavres ont déjà été remontés à la surface.

A la longue liste macabre va encore s'ajouter, celle de ces malheureux parias du sous-sol. Ils sont légion, les pauvres bougres qui trouvent la mort, dans de tragiques circonstances et qui chaque jour risquent leur vie, malgré que la plus grande partie de leur production profite aux exploités rapaces et jamais assouvis.

Et lorsque révoltes de la misérable situation qui leur est faite, ils se dressent face aux maîtres, la prison disparaît pour faire place aux balles meurtrières de la soldatesque. Quand donc cela finira-t-il ?

Autour de la morale anarchiste

Il se peut qu'elle soit naturelle, mais elle est certainement dangereuse, l'habitude mentale de sauter d'un extrême à l'autre, de combattre une erreur en affirmant l'erreur opposée, et pour combattre un adversaire, de nier même cette part de vrai et de juste qui, généralement, se trouve dans toute erreur quelle qu'elle soit.

On appelle morale la science de la conduite de l'homme dans ses rapports avec les autres hommes, c'est-à-dire l'ensemble des préceptes que, à une date donnée, dans un certain pays, dans une classe, dans une école ou un parti, l'on considère bons pour conduire au plus grand bien de la collectivité et des particuliers. Naturellement, quand les conditions de vie, le degré de civilisation, les intérêts et les aspirations des peuples, des classes et des individus sont divers, diverse aussi est la morale acceptée, et ce qui est retenu bon et moral par les uns peut être considéré comme mauvais et immoral par les autres.

Cependant, que ce soit telle morale ou telle autre, tous en ont une, car il n'existe pas et il serait inconcevable qu'il existât un homme indifférent à la façon dont les autres se comportent à son égard.

Donc, les anarchistes, à l'égal des autres, ont leur morale : ne pas en avoir signifierait n'avoir aucun critérium pour juger le bien et le mal, se conduire avec incohérence et inconscience et accepter passivement, avec indifférence, tout ce que les autres font. Chose absurde, spécialement pour les anarchistes, qui luttent et se sacrifient pour ce qu'ils ne savent pas et ne veulent pas s'adapter à un système social cause d'injustice et de douleur, ni à une morale qui tend à justifier et à perpétuer ce système. La morale des anarchistes est une morale supérieure à toutes les autres, parce qu'elle est basée sur le respect de la liberté et sur le désir du bien de tous, mais elle ne pourrait s'appeler autrement que morale.

Ces choses qui me semblent si élémentaires et si évidentes, sont considérées par quelques érudits comme des préjugés et des rengaines démodées. Parce que les diverses morales qui jusqu'à ce jour, ont triomphé dans le monde, même quand elles contiennent un noyau central de préceptes nécessaires à toute vie sociale, sont adaptées à l'intérêt spécial des dominateurs et, tout en prêchant hypocritement le bien général, n'ont pour but que de tenir les masses en un état d'esclavage volontaire, ces camarades se déclarent courageusement amoraux, c'est-à-dire sans morale.

A les entendre il n'y a ni bien, ni mal : la société, le milieu est responsable de tout, et nous devrions accepter comme anarchiste chaque individu à qui il plaît de prendre ce nom, quelle que soit sa conduite. Mais demandez-leur : « Mêmes les mouchards ? » et ils vous répondront : « Non », en manifestant leur dégoût contre le misérable qui, pour de l'argent, trahit et vend son camarade. Même l'apâche ? Même le souteneur ? Même celui qui martyriser les enfants ? Même celui qui ne pense qu'à lui-même et qui, pour son avantage, ne se préoccupe pas du mal qu'il fait aux autres et est toujours prêt à se mettre du côté du vainqueur pour exploiter et opprimer le vaincu ? Et à chacune de ces demandes, vous entendez répondre par des « non » indignés, si bien que, d'exclusion en exclusion, vous finissez par découvrir que ces amoralistes qui se placent comme des aigles au-dessus du bien et du mal sont en réalité des hommes terre à terre comme nous. Ils ont des critères pour juger, c'est-à-dire une morale, comme nous en avons nous-mêmes.

Laissons de côté l'esthétique et la rhétorique qui, comprises et pratiquées comme beaucoup le sont, sont deux plaies qui, d'abord, compliquent la parole et, ensuite, troublent le cerveau. Cherchons plutôt à raisonner.

La morale anarchiste ne peut être aujourd'hui qu'une aspiration, un idéal. Personne, aujourd'hui, ne peut vivre vraiment en anarchiste.

Ni exploiter, ni exploité : et nous sommes tous exploités par des patrons, par des financiers, par l'Etat et même, sans le vouloir et sans nous en apercevoir, nous exploitons ceux qui se trouvent dans une position plus mauvaise que nous-mêmes. Ni opprimer, ni opprimés : et nous sommes tous opprimés et nous donnons, de bon gré ou de force, notre contribution à l'Etat qui opprime tout le monde. Nous prêchons l'amour pour tous et nous sommes contraints de haïr les oppresseurs, parce que la haine s'engendre en nous spontanément comme moyen de défense. Souvent elle nous surmonte et nous pousse à l'agression. Nous sommes contre toute violence et nous devons nous tenir prêts à repousser les autres à se tenir prêts à repousser la violence par la violence. Nous voudrions rester constamment en état de rébellion parce que cela serait aujourd'hui la seule position logique et cohérente pour qui ne veut être ni opprimé ni oppresseur et, au contraire, nous sommes contraints, pour vivre, à mille adaptations, à mille transactions.

Et tout cela parce que nous y sommes contraints par le milieu social que nous avons trouvé et que nous n'avons pas pu encore transformer.

Mais le milieu n'est pas tout ; s'il était tout, il n'y aurait aucun changement possible par l'œuvre des hommes et les générations se succéderaient monotones sans espoir d'amélioration.

Si le milieu modèle l'homme, l'homme, par sa volonté et par son œuvre, résiste au milieu et le modifie.

On est anarchiste en tant que rebelle aux mauvaises influences du milieu et on est d'autant plus anarchiste qu'on a d'autant mieux réussi à fuir ces mauvaises influences et qu'on a d'autant plus lutté pour modifier le milieu malsain. Naturellement, il s'agit de plus ou de moins, car personne ne peut se mettre complètement contre le milieu ou en dehors de lui ; mais celui qui, avec l'excuse du milieu, fait tout le mal que le milieu comporte et ne fait aucun effort pour se perfectionner et pour perfectionner le plus grand nombre de ceux qui se trouvent en son contact, celui-là ne peut être ni un anarchiste, ni un homme qui aspire à un progrès quelconque. Et ceux que le milieu a complètement corrompus au point d'en faire ou des instruments des oppresseurs ou des délinquants sans scrupules, ou des esclaves abrutis incapables

de toute rébellion, nous pouvons avoir pitié d'eux et même travailler à leur rédemption, mais nous ne pourrions certainement pas les considérer comme des nôtres.

N'affichons donc aucun puritanisme excessif, aucune prétention de trouver des hommes parfaits (alors que nous sommes nous-mêmes bien loin de la perfection) ; mais n'ayons pas non plus l'idée absurde d'ouvrir les bras à tous et de faire de l'anarchisme la sentine de tous les rebuts et le drapier qui sert à couvrir toute sorte de marchandise avariée.

(Traduit de *Pensiero e Volontà*.)
ERICO MALATESTA.

Qui sort vainqueur de la N. E. P. ?

Il serait bon, à cette heure où le capitalisme privé semble avoir le dessus sur le capitalisme d'Etat, de nous reporter au XI^e Congrès du Parti communiste russe, lorsque Lénine, pour raffermir la dictature du prolétariat, c'est-à-dire pour conserver le pouvoir, fit faire brusquement machine en arrière à la révolution. Nous voulons espérer aussi que les quelques citations que nous allons donner ouvriront quelque peu les yeux à ceux qui ne sont point aveuglés par les haines et le fanatisme politiques. C'est donc principalement aux communistes que nous nous adressons en leur demandant de méditer les paroles de celui qu'ils ont choisi comme maître et comme guide intellectuel.

Nous disposons du pouvoir politique, nous disposons d'une foule de moyens économiques. Si nous battons le capitalisme et si nous arrivons à établir notre jonction avec l'économie paysanne, nous devrions avoir une force invincible, et alors la réalisation du socialisme ne sera plus l'œuvre du seul parti communiste, goutte d'eau dans l'océan, mais de toute la masse laborieuse.

Ainsi, les bolcheviks disposant du pouvoir politique et du pouvoir économique, ayant entre leurs mains la totale puissance comme jamais aucune classe, aucune caste ne l'eurent au cours de l'histoire, puisque, au nom de la révolution, ils ont un prolétariat entièrement soumis à leurs volontés, se sont vus dans l'obligation d'appeler le capitalisme à leur secours pour réorganiser la vie économique en Russie.

Et aujourd'hui encore, l'Humanité nous assure que la reconnaissance des Soviets par le capitalisme est un signe de faiblesse pour ce dernier.

Non, mais de qui se moque-t-on ? Surtout si l'on met en parallèle ces paroles de Lénine au sujet de la N. E. P. :

Les manœuvres que nous exécutons présentement, dans le domaine de politique économique, nous poussent à rechercher une base plus solide que celle dont nous disposions jusqu'à présent en nous appuyant sur la classe ouvrière.

Sur quelle base alors s'appuyer, puisqu'on ne peut s'appuyer sur le prolétariat ? Sur les masses paysannes, répond Lénine. Or, celles-ci, nous apprend toutes les semaines la *Vie Ouvrière*, sont petites-bourgeoises ; par conséquent, capitalistes.

C'est donc bien sûr le capitalisme que l'on compte pour redresser la production. Et Maxime Gorki, qui connaît l'âme russe beaucoup mieux que les bolcheviks de la rue Montmartre, avait vu juste lorsqu'il écrivait au sujet du changement de front révolutionnaire du P. C. R. : « L'immense marée paysanne finira par tout submerger. »

C'est ici, poursuit Lénine en parlant de la nouvelle orientation, que va se livrer un combat dont la date ne saurait être fixée avec précision. C'est ici que se déroulera la lutte finale ; et il n'y aura plus d'échappatoires politiques ou autres, car nous aurons alors un concours d'émulation avec le capitalisme privé. Nous détenons un pouvoir politique suffisant, amplement suffisant ; nous disposons de moyens économiques assez considérables, mais nous ne savons pas gérer directement notre économie, marquer des bornes, diviser, subordonner, au lieu d'être subordonnés ; il nous faudrait pour cela un savoir-faire qui nous manque.

Quel aveu dans ces lignes ! On ne sait rien faire, les communistes sont incapables de réaliser quoi que ce soit dans le domaine économique et pour le salut de la dictature du prolétariat, il leur faut faire appel au capitalisme et lui dire : Voici le pouvoir économique, partageons-le et luttons chacun de notre côté pour savoir qui sortira victorieux de ce duel.

Vouloir combattre la bourgeoisie sur son propre terrain, cela équivaut à peu près à donner un couteau à son adversaire et le prier de vous l'enfoncer dans la gorge.

Et avec quels éléments, quelles forces engage-t-on cette bataille ?

Voyons un peu...

La chose est claire. La couche communiste qui se trouve au pouvoir manque de préparation. Considérons nos effectifs à Moscou : 4.700 communistes responsables. Est-il vrai de dire que ce sont des communistes qui conduisent tout le mécanisme bureaucratique, que ce n'est pas l'inverse qui a lieu ? A vrai dire, ils ne mènent pas, ils sont menés... Les communistes de la R.S.F.S.R. et du P.C.R. sauront-ils reconnaître qu'ils ne savent pas administrer ?

Quel petit bourgeois, quel anarcho-syndicaliste a prononcé ces paroles ? Mais braves fidèles du temple orthodoxe, c'est votre maître, Vladimir Iouliaevitch Lénine lui-même !

Et en voici encore pour vous servir : Le nœud de la situation, c'est qu'il y a des hommes qui ne sont pas à leur place, c'est qu'il y a des communistes responsables qui se trouvent placés à la tête d'une affaire commerciale à laquelle ils n'entendent rien ; bien pis, ils empêchent de voir la situation sous son jour véritable, car derrière leur dos se dissimulent toutes sortes d'algèbres et de brasseurs d'affaires. Le nœud de la situation, c'est que nous ne contrôlons pas pratiquement ce qui se fait.

C'était là, la situation à la veille de la Nep. Or depuis, combien de nouveaux algèbres se sont glissés dans les organisations soviétiques pour réaliser de fructueuses affaires ? La *Pravda* de Paris pourrait-elle nous dire à quoi sert le fameux poing de fer du prolétariat russe dont elle nous casse si souvent les oreilles ? Sans doute à égarer ces affreux anarcho-syndicalistes qui ont l'audace de trouver que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes bolchevistes !

Toutefois, ces citations que nous avons faites de Lénine sont suffisantes pour démontrer que la nouvelle politique économique était à l'avance vouée à la plus lamentable des faillites. On ne combat pas victorieusement le capitalisme avec une équipe de politiciens, d'avocats et de rhéteurs ; mais bien avec une armée de producteurs et de techniciens. Voilà tout l'enseignement de la révolution russe et les aveux mêmes de Lénine prouvent avec éclat l'erreur profonde du bolchevisme qui en est encore à croire que par la seule vertu de la conquête de l'Etat, on peut retourner les fondements économiques de la société. L'expérience communiste renforce donc plus que jamais notre thèse, et c'est pourquoi nous continuerons avec encore plus d'acharnement la bataille contre la bourgeoisie et les partis politiques, si bolchevistes qu'ils soient. Nous orienterons ainsi les travailleurs vers les seules luttes qui comptent : les luttes économiques, car ce n'est que sous l'étendard du syndicalisme révolutionnaire que se jouera le sort des deux classes rivales. Pour terminer, nous posons la question aux chefs du communisme français : qui a vaincu dans la Nep, le capitalisme ou le bolchevisme ?

Ceux qui se croient libres

La liberté est illusion et l'illusion est folie. Tous ceux qui se croient libres sont donc tous, à moins qu'ils ne soient égoïstes ; puisqu'il paraît que l'illusion fait le bonheur, ceux qui l'éprouvent sont des heureux, mais personne ne profite, par ricochet, de cette joie active.

Faut-il en conclure que le bonheur ne se trouve que dans le mensonge ou dans l'irréel ?

Pénible doute, s'il en est. La liberté, cette chimère ardemment poursuivie, est-elle destinée à disparaître dès qu'on voudra lui donner une forme palpable ? Faut-il diviser sa vie en deux parties, l'une enchaînée, l'autre paraissant libre ? Celle-ci ne sera en tous cas que la partie purement morale, et n'aura aucune répercussion sur la vie sociale à moins d'un sérieux effort d'assimilation.

Ceux qui se croient libres, en bâtissant des châteaux en Espagne, en s'idéalisant les obligations de la vie, en se croyant des incompris, toutes formes diverses du rêve qui donne l'ombre du bonheur, ceux-là, s'ils se contentent de cette fugitive lueur de liberté, sont peut-être des sages, mais à coup sûr des faibles.

Il est si facile de se cacher à soi-même les liens qu'il faut subir, les obligations sous lesquelles il faut se courber, s'asservissement dans lequel on vit. Il est si facile de se dire libre, et pourtant...

Pourtant, pas une de nos pensées, pas un de nos actes, ne peut se flatter d'être désenchaîné.

Nous sommes prisonniers de la Société, de la Religion, de la Famille, de l'Habitude, de nous-mêmes. Les uns, prisonniers par force, les autres prisonniers par goût.

Cette dernière catégorie existe, mais oui. Elle englobe les esprits qui se trompent volontairement, pour un intérêt quelconque, ou pour une considération, encore plus quelconque.

Dans ce chaos, où est la liberté, ou plutôt qu'est-elle ? La comprenons-nous seulement ? Peut-être, mais nous la notions souvent et nous la repoussons toujours, car nous croyons la tenir, quand nous en avons l'ombre.

Liberté ? C'est un mot. Quelque chose qui émeut, qui trouble, qui grandit, qui donne de la force, mais qui trompe parfois.

Un tel, doué d'un large et solide esprit, veut être libre un jour, le lendemain il se persuade qu'il le devient, le surlendemain il croit qu'il l'est. Et tout cela parce qu'il désire sans vouloir, parce qu'il ne sait pas assimiler ses vœux à sa vie réelle, sa vie de tous les jours. En un mot, il craint de déchoir, et son désir devient rêve, au lieu de volonté.

Voilà l'erreur. On est libre ou on ne l'est pas. Aucune intermédiaire entre ces deux états, et comme nul ne s'est évadé jusqu'ici de la prison qu'est la Société, la foi est indiscutable : nous ne sommes pas libres ; nous ne le sommes en aucune manière, pas même en rêve, car celui-ci est obligé de s'interrompre pour laisser passage aux préoccupations multiples accrochées aux barreaux de la cage.

Un geste arrangerait tout : briser les barreaux. C'est bien votre avis, et il est simple, n'est-ce pas ? Peut-être, mais il fait voir très clairement que c'est d'abord à la chute des asservissements sociaux que l'on doit s'intéresser, sous peine de voir même les rêves soumis au contrôle d'une pendule !

Les grands mots, on se l'imagine, doivent nous donner lieu qu'à de grandes actions. Est-ce une erreur ? est-ce une vérité ? On ne sait, mais c'est à coup sûr une relativité. Pourquoi dire qu'un individu, un atome, qui a fait un geste de revendication proportionné à ce qu'il est lui-même, a moins fait qu'un prédateur de foi individuelle qui essaie de soulever les masses ? La conquête d'un esprit par lui-même est parfois plus difficile que la levée soudaine d'une foule qui se laisse aller à l'entraînement causé par la parole ardente d'un orateur. Le premier acte, quand il est sincère, est presque toujours une grande victoire ; le deuxième est souvent un feu de paille, mais il présente mieux que le premier : le décor, la mise en scène, l'assurance qu'on n'est pas seul à avoir la même idée, la conviction qu'on est dans le droit chemin nuisent à d'autres le prennent, tout cela paraît plus grand que la conquête de soi-même, mais est-ce plus profitable ? Ni oui, ni non. Les deux actes sont faits pour le même idéal, ils sont donc respectables au même degré, mais de là à savoir quelle est la meilleure méthode, il y a un abîme.

Il peut être franchi, et sans préconiser

Pensées libres

Le goût est la seule décence qu'on puisse imposer à l'art.

Adolphe est le chef d'œuvre glacé de la décrépitude du cœur, au carrefour d'un siècle barbare.

On ne conçoit plus le monde que comme une triste tombance, avec des femmes avant et après le dessert.

Les inclinations de la jeunesse, qui sont l'or pur du sentiment, frappent le cœur d'un cachet éternel.

Certains rires de femmes sonnent comme les glas des amours perdues, et d'autres comme les angelus des rites prochains.

Connaitre la vanité de l'amour-passion, c'est avoir aiguillé son cœur au feu de la souffrance et prendre le chemin de la sérénité.

Le rythme de la pensée doit guider nos phrases comme le chef d'orchestre ses musiciens.

L'injustice d'un être qu'on aime est plus horrible que sa colère.

L'indulgente bonté n'habite profondément qu'une âme dotée par les fées, à sa naissance, de ce don d'amour.

Les fuyantes minutes de la vie d'un vieillard sont-elles plus rapides que les trublantes secondes de la vie d'un jeune homme ? Ils oublient tous les deux d'en prolonger le charme disparate. Le vieux regrette. Le jeune espère. Il faudrait qu'ils vissent sans détourner les yeux.

La poésie vraie naquit un jour de l'ennui prosaïque de la vérité quotidienne. On inventa « le mensonge imaginaire » qui donna du relief à la réalité.

Guy SAINT-FAL.

Nos échos

L'extinction d'une étoile.

Après nous avoir rabâché durant nombre d'années que le capitalisme était à sa dernière éclipse, les politiciens bolchevistes trouvant sans doute que cette éclipse commençait par trop durer, ont changé de corde à leur arc. Car rien n'est plus facile que de faire des prédictions. Quant à les réaliser, c'est une autre affaire, comme dirait l'autre. Or donc, nos bolcheviques qui montent la garde au sommet du Kremlin pour scruter les cieux d'Occident et assister au dernier couchant du soleil bourgeois, se sont aperçus, un de ces jours derniers, par une belle nuit de juillet, que l'étoile anarchiste ne brillait plus parmi les célestes horizons. Aussitôt averti de ce phénomène, Zinoviev ordonna à son fidèle Lozo de décrocher une étoile du bleu fermement afin de l'exposer sous un globe de verre. Aussitôt dit, aussitôt fait. Lozo, aidé de l'électricien chargé d'éclairer le monde avec les rayons du soleil moscovite, appuya sur une manette invisible ayant la vertu de projeter la foudre dans les espaces éthérés et aussitôt un pauvre lumignon descendit en tremblant de la voûte azurée. Depuis ce jour, les divers pèlerins des divers points du globe peuvent admirer dans le somptueux palais de l'U. D. S. de Moscou une étoile étiquetée anarcho-syndicaliste qui s'éteint lentement, faute d'air, dans sa prison de verre.

L'I. S. R. se fortifie.

L'hebdomadaire *V. O.*, autrement dit l'organe des vociferations orthodoxes, est très instructif à tous les points de vue, même les plus révolutionnaires. On y apprend, par exemple, que le réformisme est mort, que l'anarchisme est éteint et que le communisme est plus vigoureux et plus vivant que jamais.

On dirait vraiment que les écrivassiers de cette feuille sont payés au tarif syndical pour faire de la publicité à la firme internationale Rykow-Machin et Cie.

J'ai connu jadis un brave commerçant qui alors que la débâche battait les murs de sa maison commerciale et que les traites impayées rappiquaient en quatrième vitesse, trouvait cependant le moyen de dépenser 500 francs par jour pour se faire une large publicité.

Les directeurs de la firme orthodoxe ressemblent étrangement à mon commerçant. Alors que leur caricature d'Internationale syndicale échoue dans une lamentable faillite, qu'il n'y a plus pour la soutenir que quelques organisations fantômes, d'innombrables journaux racontent à qui veut bien se donner la peine de les lire que l'I. S. R. se fortifie et que les autres Internationales se décomposent. C'est peut-être en vertu de cette décomposition que l'Internationale d'Amsterdam groupe encore près des trois quarts des forces ouvrières syndiquées du monde.

Et dans le même numéro qui nous sert de plat, Tom Pouce nous traite d'ignorants et de crétins. Non, mais... regarde-toi un peu, blanc-bec, et étudie un peu le mouvement ouvrier avant de caqueter comme une vieille pipelette !

une action certaine pour atteindre à la liberté, ce mythe, je les recommande toutes. Ce qu'on fait en petit, atteint parfois à une hauteur considérable, le tout est de savoir et de comprendre.

Liberté ! Le mot est effrayant ; remplacez-le par volonté, remplacez-le sincèrement, mettez-le en pratique, et vous vous rapprochez plus que vous ne croyez du premier.

Que les révéreux y songent, et qu'ils se rendent compte que l'idéal poursuivi en fermant les yeux est beau, mais qu'il disparaît misérablement sitôt qu'ils les rouvrent.

Renée d'AXEL.

La Vie des Lettres

Les Continents.

Nous avons déjà parlé une fois ici de ce nouveau journal indépendant qui batte utilement. Dans le numéro du 1^{er} juillet, René Maran rappelle le but de cet organe, après quelques vérités sur le Ministère des Colonies :

« Le Ministère des Colonies est un de nos meilleurs ministères. C'est pour cela, sans doute, que l'intelligence n'y est pas de rigueur, tout au contraire. Ses bureaux sont la perfection même. Ils prouvent, à tout moment, l'excellence de leurs renseignements. Ils croient, par exemple, assez aisément, que Dakar est l'une des plus grandes villes des Antilles françaises, et que Papeete est sise quelque part, entre Bamako et Meknès. Loin de les blâmer, je préfère les louer de leur érudition un peu incertaine. Il ne faut pas trop attendre de gens qui, du matin au soir, s'épuisent, avec une sage lenteur, sur les arrêtés, les décrets et les circulaires. Il vaut mieux leur mâcher la besogne, et leur clarifier tout ce que, par esprit professionnel, ils prendraient, à leur insu, plaisir à obscurcir... »

« Malgré tout le sorniois intérêt que nous témoigne le Ministère des Colonies, — n'a-t-il pas, en moins de trois semaines, prié deux fois l'un des plus fins renards de la Préfecture de Police, d'aller interroger notre imprimeur ? — je suis en ne peut plus navré de lui avouer que nous ne devons rien à Moscou, et que nous ne lui devons jamais rien... »

« Encore que nous soyons au vingtième siècle, nombreuses sont les belles causes à défendre : celle des nègres et des juifs, celle des femmes en général, et des femmes françaises en particulier, celle des jaunes. »

« La dictature italienne, l'impérialisme anglais, le pseudo-libéralisme américain, la duplicité de la France officielle, la tyrannie espagnole, nous étudierons tout cela, en des articles documentés et directs. »

« Grâce à l'appui des noirs d'Amérique, dont l'aide nous est d'ores et déjà assurée : grâce aux dossiers que nous envoyons de tous côtés leurs frères d'Amérique, et les jaunes, et les femmes, et les juifs ; grâce enfin à l'esprit généreux et compréhensif de la plus haute société parisienne, qui, dès avant la parution de notre journal, ne cessait de nous pousser et de nous encourager à dénoncer toutes les turpitudes, toutes les ignominies et toutes les bassesses, nous avons la certitude de pouvoir durer. »

« Adversaires de tous les égoïsmes, de quelque nationalité qu'ils soient, nous ne nous méprenons ni sur la dureté de notre tâche, ni sur les haines inexpiables que nous allons soulever. Mais, dédaigneux des polémiques, nous irons droit notre chemin. Puisque le temps finit par tout remettre à sa place, il importe peu que les chiens aboient. La caravane passe. »

Souhaitons-lui bonne chance...

NOTULES :

On annonce la parution, aux Editions Coloniales, d'un roman poétique de M. Benoit Alle : « Madiama ». Ce roman qui intéresse au plus haut point coloniaux et Européens, abut le voile qui se dresse devant l'esclavage colonial. Il indique une rude mais indispensable leçon à l'indigène qui croit naïvement à tous les mots-reclames qu'a vomis son civilisateur. »

Sous le titre « Entretien sur la Liberté de l'Amour », notre collaborateur E. Armand vient d'écrire une brochure où, lui donnant la forme d'un dialogue, il présente une thèse qui s'efforce de concilier le point de vue traditionnel de l'amour libre avec la préoccupation humaine de réduire, dans le domaine sentimental, la souffrance à son minimum le plus strict. Cette brochure contient également la réimpression d'une nouvelle de Libertad : « Ultime Bonté » ; trois illustrations de Louis Moréau.

Prix : 0 fr. 40. En vente à la Librairie Sociale. Georges VIDAL.

Dante n'avait rien vu

BIRIBI

par

Albert LONDRES

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis Blanc, Paris (10^e). Prix : 7 fr. 50 franco recommandé : 8 fr. 35. Chèque postal M. Jouté 520-42.

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les repaillottes de la pièce maîtresse pour l'individu, nous ne signerions pas son établissement. Mais nous recommandons ici, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes d'être vues.

Théâtres lyriques

OPERA. — Relâche.

OPERA-COMIQUE. — 20 h. 15 : Les Contes d'Oïfmann.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 45 : Les Vingt Huit Jours de Clairette.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 13 h. 30 : L'Ecole des Femmes ; les Fausse Confidences. — 20 h. 30 : les Précieuses ridicules ; le Gendre de Monsieur Poirier.

CHATELET. — 20 h. 30 : Le Tour du Monde en quatre-vingt jours.

RENAISSANCE. — 21 heures : La Captive.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 45 : Mon Bébé.

COMEDIE DES CHAMPS ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

Cabarets artistiques

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures : Les chansonniers Géo Robert, Dorian, Brubach, Line de Tarbes et Louis Loralet. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Jeux... n'ais quel.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Dranoff et les chansonniers.

LA VACHE ENRAGEE (3, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Hailé et les chansonniers.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

M. René Renoult, garde des sceaux, qui assure l'intérim de la présidence du conseil, a reçu hier après-midi M. Quinonès de Léon, ambassadeur d'Espagne à Paris.

Voici le bref communiqué qui fut remis hier à la presse parisienne. Nul n'ignore que dans notre douce république, la diplomatie secrète joue un rôle énorme, et que toute la politique extérieure se trame dans les bureaux ministériels. Ce n'est certes pas la première fois que le président du conseil reçoit l'ambassadeur d'Espagne, mais cependant il n'est pas inutile de souligner qu'il y a quelques jours à peine, le dictateur espagnol Primo de Rivera recevait officiellement le représentant de notre vice-roi africain, et qu'un plan d'attaque aurait été élaboré pour le Maroc.

La visite de M. Quinonès de Léon a-t-elle un rapport quelconque avec le fait précédent, nous aimerions le savoir ; et peut-être M. Daniel Renoult, rédacteur à l'« Humanité », et frère du ministre, pourrait-il nous renseigner. A moins qu'il ne l'ignore lui-même. Ou bien alors, le ministre d'Alphonse XIII est-il venu demander au président du conseil français de bien vouloir assurer la sécurité de son illustre maître, qui passe généralement ses vacances sur notre aristocratique plage de Deauville ?

En tout cas, d'une façon comme d'une autre, nous regrettons de n'être pas plus amplement informés. Nous espérons néanmoins que le gouvernement du Bloc des Gauches qui a reproché à Poincaré l'aventure de la Ruhr, ne se laissera pas entraîner dans une guerre marocaine.

La public se désintéresse un peu trop de ces questions coloniales, et le carnage de la dernière guerre fait oublier trop facilement toutes les turberies de moindre importance qui s'effectuent sur les quatre coins du Globe.

Le Maroc ne mérite pas la vie d'un homme, et le prolétariat de France, pas plus du reste que celui du monde entier, n'a un profit à tirer de ces campagnes coloniales.

Quelle que soit la couleur ou la race des hommes, tous les opprimés, tous les asservis, sont nos frères, et nous devons nous élever avec indignation contre cet impérialisme colonial qui a déjà fait couler tant de sang.

La Conférence de Londres s'est ajournée. Deux jours de repos pour nos ministres sont deux jours de quêtude pour les peuples. Pendant qu'ils ne font rien, ils font moins de mal.

L'on s'accorde aujourd'hui pour reconnaître le fiasco prochain de la Conférence.

L'association de malfaiteurs qui se sont donné rendez-vous dans la capitale britannique, n'arrive pas à se partager le gâteau. La finance américaine a les dents longues, l'industrie française ne les a pas plus courtes. Nous disions dans un précédent article que rien ne pouvait équilibrer la situation européenne, sinon la volonté du prolétariat mondial.

Mais le prolétariat le voudra-t-il ? That is the question.

ANGLETERRE

RAKOWSKY PART, MAIS IOFFE ARRIVE

Londres, 26 juillet. — M. Rakowsky, chef de la délégation des Soviets à la Conférence anglo-russe, a quitté Londres aujourd'hui pour Moscou afin de mettre le Conseil des commissaires au courant de l'état des négociations.

Par contre M. Ioffe, ancien ambassadeur des Soviets à Berlin, est arrivé à Londres pour servir de conseiller aux délégués russes.

A chacun son tour, n'est-ce pas ? Pareil aux « représentants les plus qualifiés de la classe ouvrière française ! » qui veulent à tour de rôle se rouler dans le lit de l'ancienne impératrice russe, les délégués russes se remplacent afin de visiter « diplomatiquement » et aux frais du bon prolétariat, la douce ville de Londres.

LE LOCK-OUT DANS L'INDUSTRIE DU BATIMENT

Londres, 26 juillet. — Le lock-out dans l'industrie du bâtiment a commencé aujourd'hui à midi, mais on annonce qu'une conférence entre les représentants des pa-

trons et des ouvriers se réunira lundi matin au ministère du travail.

Les chiffres les plus divers sont fournis en ce qui concerne le nombre d'ouvriers atteints par le lock-out. D'après les organisations patronales, ce nombre serait de 100.000. Par contre les trade-unions intéressés déclarent qu'il n'est que de 10.000, étant donné qu'un grand nombre d'ouvriers étaient déjà en grève et que d'autres ont continué le travail sur la base d'accords particuliers conclus avec leurs patrons.

BRÉSIL

LES TROUBLES CONTINUENT

Washington, 26 juillet. — Les nouvelles concernant la lutte entre les troupes fédérales et les rebelles de l'Etat de São Paulo sont toujours aussi contradictoires, selon qu'elles émanent d'amis ou d'adversaires de l'un ou de l'autre camp.

S'il fallait en croire des messages de Rio-de-Janeiro, le président du Brésil se tiendrait prêt à fuir d'un moment à l'autre. De nombreuses désertions se produiraient dans les troupes fédérales. Quant aux rebelles, ils auraient progressé sur tout le front.

Par contre, un communiqué émanant de l'ambassade du Brésil à Washington annonce qu'un avion des insurgés a été descendu près de Cunha par les troupes fédérales qui, aux dernières nouvelles, avaient occupé plusieurs villages, capturé des mitrailleuses et fait plus de 100 prisonniers.

Enfin, le chargé d'affaires américain a informé le département d'Etat que des avions des forces gouvernementales ont par T. S. F. engagé les habitants de São Paulo à quitter la ville en prévision des opérations projetées par les troupes fédérales.

ITALIE

UNE EVASION « OBSCURE »

Rome, 26 juillet. — Une évasion a eu lieu hier soir à la prison de Trieste dans des circonstances vraiment extraordinaires :

Un nommé Gaetano Allongi, condamné pour avoir encaissé des chèques falsifiés pour une valeur d'un demi-million, passait à neuf heures du soir dans un des couloirs de la prison, escorté d'un gardien, pour se rendre comme de coutume à sa cellule.

A ce moment la prison fut brusquement plongée dans l'obscurité et Allongi en profita pour se jeter par une fenêtre et sauter dans une automobile où l'attendaient des inconnus.

L'enquête ouverte par la police a révélé que des complices possédant des intelligences à la centrale électrique avaient plongé toute la ville dans l'obscurité.

L'escalage ne fut d'ailleurs rétabli qu'au bout d'une demi-heure.

JAPON

LES RELATIONS AVEC LA RUSSIE

Il résulte d'informations puisées à bonne source que le Japon serait prêt à évacuer Sakhaline en octobre, si la Russie acceptait :

1° De faire des excuses verbales pour les massacres de Nicolaïevsk ;

2° De faire à une compagnie japonaise des concessions de longue durée pour le pétrole et le charbon, et aussi pour l'exploitation des forêts du nord de Sakhaline ;

3° De maintenir le traité de Portsmouth en développant le droit de pêche conféré aux Japonais dans les eaux de la Sibirie.

Par contre, le Japon ne demanderait aucune concession de territoire en Sibirie même.

C'est à ces conditions que l'accord a été rendu possible pour la reprise des négociations entre la Russie et le Japon. Quant à la question des dettes, elle a été ajournée jusqu'après la reconnaissance des Soviets.

LEURS DIVIDENDES

LE DANGEREUX ASCENSEUR

Raymond Pottier, 14 ans, demeurant chez son oncle, 41, rue Beaumont, qui travaillait à l'hôtel d'Iéna, a été serré entre l'ascenseur et sa cage. Très grièvement blessé, il a été transporté à Beaulieu.

A TRAVERS LE PAYS

TUE PAR UN COUP DE CORNE

Lons-le-Saunier, 26 juillet. — Au hameau Le Bouchaud, Mme Chaumois faisait rentrer un troupeau à l'étable, lorsqu'une vache ayant refusé de suivre les autres, elle appela son mari à l'aide.

Ce dernier voulut tirer l'animal vers l'écurie, mais il reçut un violent coup de corne qui lui traversa la gorge. Grièvement atteint, M. Chaumois, âgé de 72 ans, succomba peu après.

BAIGNADE TRAGIQUE

Anney, 26 juillet. — Mme Jeanne Boisson, de nationalité hollandaise, qui se baignait dans le lac, disparut soudain. Son mari, peintre, en villégiature avec sa femme, put aussitôt la retirer, mais, malgré les soins empressés dont elle fut entourée, Mme Boisson, frappée de congestion, ne tarda pas à succomber.

TRAGIQUE DISCUSSION

Béthune, 26 juillet. — Cet après-midi, à Colonne-Ricourt, au cours d'une discussion à propos de la politique internationale, deux ouvriers polonais, en état d'ébriété, en vinrent aux mains.

Peu après, on découvrit le cadavre de l'un d'eux, Stewrensk, sur le parquet de sa chambre, la tempe trouée par une balle de revolver.

L'auteur du meurtre serait Stanislas Kaminski, qui a été arrêté en même temps que deux de ses compatriotes.

UN MEETING CONTRE LA GUERRE A LILLE

Lille, 26 juillet. — Un meeting de propagande contre la guerre, organisé par le Comité central de la C.G.T.U., aura lieu lundi prochain à Lille. Au cours de ce meeting, MM. André Marty, député de Seine-et-Oise et Appel, de la section française de l'I.S.C., prendront la parole.

UNE SEPTUAGENAIRE TUEE PAR UN AUTO-CAR

Aix-les-Bains, 26 juillet. — Mme veuve Brouet, âgée de 76 ans, en villégiature, a été renversée par un auto-car. Grièvement blessée, la malheureuse a succombé.

CHUTE MORTELLE

Chambéry, 26 juillet. — Un propriétaire du hameau des Moulins, à La Motte-voilex, M. Jean Pollet, tassait de la paille sur un fenil, lorsqu'il glissa et tomba d'une hauteur de six mètres. Il est mort trois heures après dans d'atroces souffrances.

NE JOUEZ PAS AVEC VOTRE REVOLVER

Ajaccio, 26 juillet. — Hier, Mlle Marie-Antoniette Pietrucci, 19 ans, de Casetta, commune de Pruno, a été blessée grièvement d'un coup de feu tiré par Pasquin Casanova de San Gavino Dampugnano, tous deux affirmant qu'on se trouvait en présence d'un accident dû à l'imprudence de Casanova, qui a la manie de se servir de son revolver comme d'un jouet. Casanova a été écroué à la maison d'arrêt de Bastia.

UNE AUTO CULBUTE

Saint-Nazaire. — Aux abords de Gueméné-Penfao, une automobile pilotée par M. Rhomazo, marchand de chevaux à Fégéac, a culbuté, une roue arrière s'étant brusquement détachée. Les cinq personnes qui occupaient la voiture ont été plus ou moins grièvement blessées. Deux d'entre elles, Mme Thomazo et sa nièce, sont assez mal en point, avec la clavicule cassée et de sérieuses lésions à la mâchoire.

UN SOLDAT SE SUICIDE

Versailles, 26 juillet. — Le soldat Maximilien Denay 22 ans, né à Paris, en permission de quatre jours, s'est suicidé dans le parc de Saint-Cloud, en se lançant dans la balle dans la tempe. Le soldat Denay appartenait au 48^e régiment d'infanterie. On ignore son domicile exact.

C'est probablement par patriotisme et parce qu'il était heureux au sein de la « grande famille » que le malheureux a mis fin à ses jours. Ah ! les joies de la caserne ! combien elles font pleurer de malheureux !

UN ALGERIEN TUE SON COMPATRIOTE

Avras, 26 juillet. — A Bouvigny-Boyeffes, l'Algérien Mohamed Yesah, houlleur, âgé de 30 ans, a tiré trois coups de revolver sur son compatriote Mohamed Lalloued, 28 ans, colporteur en chaussures, qui fut tué.

D'après son amie, Mohamed Lalloued était porteur d'une somme de 4.650 francs dont il s'était muni pour acheter un baraquement. Or, cette somme n'a pas été retrouvée.

En lisant les autres...

La Conférence de Londres sera-t-elle un échec ?

De Frossard, dans Paris-Soir :

Si la Conférence n'aboutit pas, c'est que la politique extérieure du Cartel des Gauches n'aura pas su rompre avec la politique extérieure du Bloc National. Imaginez M. Poincaré au pouvoir : il brandirait des textes et ne céderait sur rien. Le plan Dawes resterait lettre morte et l'occupation de la Ruhr continuerait... jusqu'à la prochaine dernière guerre. Voilà précisément ce que, le 11 mai, le pays a signifié qu'il ne voulait pas.

Or on a tort de croire que le pays est attaché à des revendications sans avenir. Il a pu, en 1919, sur la foi d'affirmations tombées de haut, escompter d'importantes versements de l'Allemagne. Il est maintenant sans illusions. Il sait que le plan Dawes représente le maximum de ce que la France est fondée raisonnablement à espérer. Il sait aussi que nous assistons à la dernière tentative de règlement des problèmes de la paix. Si la tentative avorte, nous pouvons dire adieu aux réparations. L'Europe retourne alors au chaos.

Le plus grave, c'est que la responsabilité de ce désastre véritable retomberait de tout son poids sur les démocrates et les socialistes. On imagine les cris de triomphe des vaincus du dernier scrutin ! Eh bien ! nous ne nous résignons pas à cette éventualité, qu'il dépend de M. Herriot d'éviter. Nous pensons que l'intérêt de la France est d'appliquer le plan des experts, fût-ce au prix de concessions sérieuses. L'action isolée a failli la conduire aux abîmes. On l'invite à y renoncer : qu'elle n'hésite donc point à le faire, puisque telle est au fond son intention.

Si M. Herriot, par malheur, revenait de Londres sans avoir conclu d'accord, le Cartel des Gauches mourrait avec la paix.

Le plan Dawes est, en effet, la seule chance sérieuse qui puisse aider au relèvement économique de l'Europe. Mais pour cela, il faut que les prolétaires se soumettent complètement à leurs maîtres, ce qui est d'ailleurs tout à fait profitable, puisque leurs organisations économiques sont totalement brisées aujourd'hui. Donc, si le plan est appliqué, c'est l'écrasement de la classe ouvrière et le salut de la bourgeoisie. S'il ne l'est pas, l'écrasement continuera, mais les deux classes rouleront ensemble à l'abîme.

La défaite de Souvarine

De Georges Pioch, dans l'Ere nouvelle, au sujet du « Parti qui se mange lui-même » :

Voici venu le tour de Souvarine. Sa défaite, c'est, une fois de plus, celle de l'intelligence, ou, plutôt, de ce qui la rend odieuse à la plupart des révolutionnaires : comme à tous les conservateurs : le sens critique, l'esprit de libre examen, qui, nécessairement, nous incline à la tolérance. Souvarine succombe sous les coups de ce qui ameutait naguère contre ceux qu'il voulait perdre : l'incompréhension, la violence, une manière de mysticisme.

Des journaux nous présentent, ce matin, son vaudeville : l'ennemi est le Trentin... Car c'est, comme précédemment, l'élémentaire qui l'emporte... Un phénomène d'opacité, ce Trentin... Quelque chose qui participe du frère ignorantin et du soldat professionnel : mi-Aliboron, mi-Ramoliol, et la dialectique d'Eschobar... Un lâche-pour-compte de la guerre, que l'armée française, qui en fit un capitaine, a repassé à la Révolution russe, qui en fait un... « Un malheureux », m'a dit souvent Cachin, cet impavide Marcel Cachin, qui, capable de peu, mais prêt à tout, confit éloquentement dans sa soumission, et parqué dans son zèle comme un bœuf dans son naturel, est la perfection même de l'imperméabilité. Quelque chose comme un bouchon sur la crête des vagues, et qui survit à leur fureur...

Voici tracées à grands traits quelques-unes de ces figures ultra-révolutionnaires que Pioch a en tout le loisir d'approfondir. Notons tout de suite qu'elles brillent par leur insignifiance. Et quand on pense que de pareils oiseaux ont la prétention de conduire le prolétariat vers la Terre promise, on peut se demander dans quel gouffre, dans quel enfer ils nous précipiteraient si nous commettons la naïveté de remettre notre sort entre leurs mains.

Au sujet du Comité du Commerce

La Journée Industrielle nous parle de la formation du Comité Supérieur du Commerce, de sa composition et aussi des délégués de la C. G. T., auxquels M. Herriot avait fait entrevoir une association étroite avec les divers organismes industriels, commerciaux et gouvernementaux :

Ainsi M. Jouhaux, qui était alors à Genève, se trouva nommé d'office membre du Comité consultatif du Commerce. C'est là qu'apparaît l'ironie des choses. Les protestations vinrent, non pas des industriels et des commerçants, mais des politiciens d'extrême gauche. Pour la première fois qu'on ouvrait le ministère du Commerce à la

C. G. T., celle-ci fut empêchée d'entrer par ses propres soutiens et par les communistes. Avec bonhomie, M. Jouhaux, assisté de M. Polisson, s'en alla porter ses conseils chez M. Justin Godart, moins compromettant.

A travers toutes ces histoires de personnes et ces vapeurs politiques, se dégage un fait, qui est un progrès. Le ministre du Commerce, — qu'il appartienne à un gouvernement d'extrême gauche, de gauche tout court ou de centre gauche, cela importe peu en l'espèce, — le ministre du Commerce a reconnu et sanctionné la nécessité, pour lui, de s'entourer des conseils et des avis réguliers du monde économique. Ce simple geste en soi répond trop au mouvement d'opinion qui s'est manifesté depuis quelques années, pour qu'on ne l'enregistre pas avec satisfaction. Que dans les modalités il y ait des retouches à apporter, que dans le choix des personnes il y ait des droits légitimes à sauvegarder, que dans le fonctionnement même du Comité, il faille aller prudemment sous peine de le briser, cela va de soi, et nous serons les premiers à y veiller. Mais, de grâce, qu'on ne se mette pas à sangloter quand un ministre prend une initiative. Ce n'est pas d'un excès de ce côté que nous mourrions !

Il est ravissant de lire dans l'organe de l'industrie et du commerce qu'il importe fort peu que le ministre du Commerce soit d'un gouvernement de gauche et d'extrême gauche. N'est-ce pas l'aveu que l'économie que domine plus que jamais la politique, et que les politiciens, même les plus rouges, ne sont que des pantins entre les mains du capitalisme ?

Sous un gouvernement socialiste

En attendant le désarmement général que les bourgeois « pacifistes » nous promettent toujours mais qu'ils ne nous donneront jamais, c'est à qui des différents gouvernements fera le plus d'égalité avec ses soldats, ses marins, ses canons, ses munitions.

Hier le gouvernement socialiste anglais a fait évoluer sous les yeux de M. Herriot 200 navires de guerre, en attendant que la conférence de Londres pour la « paix » aboutisse.

Pourvu qu'à son retour d'Angleterre « notre » Herriot ne se fourne pas dans la tête d'avoir une flotte de guerre égale à son collègue en « pacifisme » Mac Donald et ne mette pour cela les travailleurs français à contribution un peu plus.

Le dévouement ouvrier à Givors

A l'occasion de l'explosion qui s'est produite aux Hauts Fourneaux de Givors, les ouvriers du Bâtiment, en grève depuis dix jours, ont donné un bel exemple de dévouement.

Sachant que leurs camarades métallurgistes couraient des risques d'accidents et de chômage, les grévistes n'ont pas hésité à offrir leur concours pour effectuer les travaux les plus urgents de sécurité. Le Comité de grève a fait cette offre sans condition, en tout désintéressement et à titre de solidarité.

Alors que MM. les bourgeois, tout en empochant le fruit de notre travail, se répandaient en vociférations contre les ouvriers « égoïstes » qui veulent des « hauts salaires », voilà un geste prolétarien qui ne se produit pas souvent dans le clan capitaliste. — JOET.

DANS PARIS et sa Banlieue

Hier soir, vers 20 heures, une femme s'est jetée à la Seine, entraînant son fils âgé de 5 ans. L'enfant a pu être repêché aussitôt et ramené à la vie. Quant à sa mère, son corps n'a été retiré du fleuve qu'après 2 heures de recherches.

Les gardes du bois de Boulogne, ont retiré d'une mare des fortifications de la porte de Passy où il se noyait, Vladislav Kurzowski, 29 ans, sujet polonais. Il a été transporté à Laennec sans avoir repris connaissance.

Les bateaux parisiens ne fonctionneront pas cet hiver

Le Conseil général de la Seine vient d'émettre un avis favorable à la suppression du service des bateaux parisiens, entre le 2 novembre et le 1^{er} mars.

Une décision définitive doit être prise à ce sujet par l'administration préfectorale, dans le courant du mois de septembre, après une étude complémentaire. Cette décision ne fait dès maintenant aucun doute.

naissent la pratique, ni aux coquettes habilitées aux manèges de la flûte.

La vie de province est, d'ailleurs, singulièrement contrairement au contentement de l'amour, et favorise les débats intellectuels de la passion ; comme aussi les obstacles qu'elle oppose au doux commerce qui lie tant les amants précipitent les âmes ardentes en des partis extrêmes.

Cette vie est basée sur un espionnage si méticuleux, sur une si grande transparence des intérieurs, elle admet si peu l'intimité qui console sans offenser la vertu, les relations les plus pures y sont si désolamment incriminées, que beaucoup de femmes sont stériles malgré leur innocence. Certaines d'entre elles s'en veulent alors de ne pas goûter toutes les félicités d'une faute dont tous les malheurs les accablent.

La société, qui blâme ou critique sans aucun examen sérieux les faits patents par lesquels se terminent de longues luttes secrètes, est ainsi primitivement complice de ces écarts ; mais la plupart des gens qui débâtent contre les prétendus scandales offerts par quelques femmes calomniées sans raison n'ont jamais pensé aux causes qui déterminent chez elles une résolution publique. Madame de Bargeton allait se trouver dans cette bizarre situation où se sont trouvés beaucoup de femmes qui ne se sont perdues qu'après avoir été injustement accusées.

Au début de la passion, les obstacles effrayent les gens inexpérimentés ; et ceux que rencontraient les deux amants ressemblaient fort aux liens par lesquels les Lilliputiens avaient garrotté Gulliver. C'était des riens multipliés qui rendaient tout mouvement impossible et annulaient les plus violents desirs

(A suivre.)

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 27 JUILLET 1924. — N° 39.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

PREMIERE PARTIE

LES DEUX POÈTES

Certes, en parcourant un joli salon, une charmante chambre à coucher et un cabinet plein de goût, il pouvait se consoler de priver trente francs par mois sur les salaires si péniblement gagnés par sa sœur et par sa mère ; car il apercevait le jour où le roman historique auquel il travaillait depuis deux ans, l'Archer de Charles IX, et un volume de poésies intitulées les Marguerites, répandraient son nom dans le monde littéraire, en lui donnant assez d'argent pour s'acquitter envers sa mère, sa sœur et David.

Aussi, se trouvant grand, prêtant l'oreille au retentissement de son nom dans l'avenir, acceptait-il maintenant ces sacrifices avec une noble assurance : il souriait de sa détresse, il jouissait de ses dernières misères.

Eve et David avaient fait passer le bonheur de leur frère avant le leur. Le mariage était retardé par le temps que demandait encore les ouvriers pour achever les meubles, les peintures, les papiers destinés au premier étage car les affaires de Lucien avaient eu la primauté.

Quiconque connaissait Lucien ne se serait pas étonné de ce dévouement : il était si séduisant ! ses manières étaient si calmes ! son impatience et ses desirs, il les exprimait si gracieusement ! il avait toujours gagné sa cause avant d'avoir parlé. Ce fatal privilège perd peu de jeunes gens qu'il n'en sauve. Habités aux prévenances qu'inspire une jolie jeunesse, heureux de cette égoïste protection que le monde accorde à un être qui lui plaît, comme il fait l'amour au mendiant qui réveille un sentiment et lui donne une émotion, beaucoup de ces grands enfants jouissent de cette faveur au lieu de l'exploiter. Trompés par le sens et le mobile des relations sociales, ils croient toujours rencontrer de décevantes surprises ; mais ils arrivent nus, chauves, dépourvus, sans valeur ni fortune, au moment où, comme de vieilles coquettes et de vieux haillons, le monde les laisse à la porte d'un salon et au coin d'une borne.

Eve avait d'ailleurs désiré ce retard, elle voulait établir économiquement les choses

nécessaires à un jeune ménage. Que pouvaient refuser deux amants à un frère qui, voyant travailler sa sœur, disait avec un accent parti du cœur : « Je voudrais savoir couder ? » Puis le grave et observateur David avait été complice de ce dévouement.

Néanmoins, depuis le triomphe de Lucien chez madame de Bargeton, il eut peur de la transformation qui s'opéra chez Lucien ; il craignit de lui voir mépriser les mœurs bourgeoises. Dans le désir d'éprouver son frère, David le mit quelquefois entre les joies patriarcales de la famille et les plaisirs du grand monde, et voyant Lucien leur sacrifier ses vanités, jouissances, il s'était écrié : « On ne nous le corrompra point ! »

Plusieurs fois, les trois amis et madame Chardon firent des parties de plaisir, comme elles se font en province : ils allaient se promener dans les bois qui avoisinent Angoulême et longent la Charente ; ils dinaient sur l'herbe avec des provisions que l'apprenti de David apportait à un certain endroit et à une heure convenue ; puis ils revenaient le soir, un peu fatigués, n'ayant pas dépensé trop de francs.

Dans les grandes circonstances, quand ils dinaient à ce que se nomme un restaurant, espèce de restaurant champêtre qui tient le milieu entre le bouchon des provinces et la quinquette de Paris, ils allaient jusqu'à cent sous partagés entre David et les Chardon. David savait un gré infini à Lucien d'oublier, dans ces champêtres journées, les satisfactions qu'il trouvait chez madame de Bargeton et les somptueux dîners du monde. Chacun voulait alors fêter le grand homme d'Angoulême.

Dans ces conjonctures, au moment où il ne manquait presque plus rien au futur ménage, pendant un voyage que David fit à Marsac pour obtenir de son père qu'il vint

assister à son mariage, en espérant que le bonhomme, séduit par sa belle-fille, contribuerait aux énormes dépenses nécessitées par l'arrangement de la maison, il arriva l'un de ces événements qui, dans une petite ville, changent entièrement la face des choses.

Lucien et Louise avaient dans Châtelet un espion intime qui guettait avec la persistance d'une haine mêlée de passion et d'avarice l'occasion d'amener un éclat. Sixte voulait forcer madame de Bargeton à si bien se prononcer pour Lucien, qu'elle fut ce qu'on nomme perdue. Il s'était posé comme un humble confident de madame de Bargeton ; mais, s'il admirait Lucien rue du Minage, il le démolissait partout ailleurs. Il avait insensiblement conquis les petites entrées chez Nais, qui ne se défiait plus de son vieil adorateur ; mais il avait trop présumé des deux amants, dont l'amour restait platonique, au grand désespoir de Louise et de Lucien.

Il y a, en effet, des passions qui s'embarquent mal ou bien, comme on voudra. Deux personnes se jettent dans la tactique du sentiment, parlent au lieu d'agir, et se bécotent en plein champ au lieu de faire un siège. Elles se blâment ainsi souvent d'elles-mêmes en fatiguant leurs desirs dans la vide. Deux amants se donnent alors le temps de réfléchir, de se juger. Souvent, des passions qui étaient entrées en campagne, enseignées déployées, pimpantes, avec une ardeur à tout renverser, finissent alors par rentrer chez elles, sans victoire, honneurs, désarmées, sottes de leur vain bruit. Ces fatalités sont parfois explicables par les timidités de la jeunesse et par les temporisations auxquelles se placent les femmes qui débütent, car ces sortes de tromperies mutuelles n'arrivent ni aux faits qui con-

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Au comité général de l'U. D. U. de la Loire

Il me fut donné d'assister à un Comité général particulièrement intéressant et instructif, quant à la mentalité, manifestée à l'égard de ceux qui ont foi et confiance au Syndicalisme par la tendance dite Communiste.

Le Comité général présidé par le camarade Collomb, des Verriers s'ouvrit à 10 heures moins 1/4 devant une assistance nombreuse et véritablement passionnée pour les débats qui allaient s'ouvrir, témoignage significatif du caractère de bataille qui l'anime et dont aucun ne se départit jusqu'à près de 10 h. 1/2 du soir où eut lieu le dernier vote et se clôturèrent les travaux.

Il y avait là 68 organisations syndicales, 4 heures du travail étaient représentées, par plus d'une centaine de délégués. Les débats furent comme d'habitude on en eut l'impression, particulièrement ardents et passionnés, chacun y apportant sa part d'efforts selon ses possibilités personnelles.

Après la lecture des procès-verbaux et la correspondance qui se déroula dans un calme apparent, chacun réfrénant ses passions, le camarade Lorduron vint faire le compte rendu de son mandat au C.C.N. et stigmatisa comme il convenait le Syndicat des cheminots de Saint-Etienne, qui plus autocrate que la justice bourgeoise, sans avoir entendu les explications du délégué au C.C.N., se permit la rédaction d'une circulaire par laquelle il blâmait sans connaissance de cause le délégué de son vote sur l'unité, circulaire adoptée dans un Conseil syndical, et soumise à une assemblée générale d'une centaine de membres sur 1.100 syndiqués et qui par la suite fut transmise à tous les Syndicats du département, bien avant la tenue de ce Comité général.

A cette circulaire ce syndicat en avait joint deux autres, mais la plus significative était celle ayant trait à la propagande. En effet le bureau de l'U.D. d'accord avec la C. E. avait sur la proposition de la C.G.T.U. dont un des secrétaires avait fait parvenir une circulaire aux U.R.U.D. et U.L. pour entreprendre si possible une tournée de propagande dans leur région et cela par leur propre moyen. Jugeant ces temps de chaleur peu propices à la réunion d'une nombreuse assistance, la C.G.T.U. se dispensait d'envoyer un de ses délégués à la propagande, mais néanmoins invitait ses organismes à une action de recrutement syndical.

Arrivant à fin de mandat le Bureau et la C. E. auraient pu le terminer dans une douce quiétude.

Ils n'en voulurent rien faire pour qu'on ne puisse dire qu'arrivant à fin de mandat, ils laissent tout tomber ; mal leur en prit, car le même syndicat des cheminots, qui à chaque fois qu'une question d'unité était proposée à l'U.L. se dressait irréductiblement et systématiquement contre, accusa tout simplement le bureau et la C.E. d'entreprendre une tournée électorale en vue de la nomination du nouveau bureau au prochain Congrès, qui doit avoir lieu en septembre. Une mauvaise foi plus évidente ne pouvait être affichée, aussi cette circulaire fut-elle jugée par les organisations comme elle le méritait.

Mais le clou de la journée fut la discussion sur l'unité où jamais nos adversaires de tendance ne firent preuve d'autant de franchise.

Un délégué commença par envoyer cette salade que la minorité de la C.G.T.U. sous prétexte d'unité commençait par désorganiser cet organisme. Peu après un délégué de la tendance adverse repréna les paroles de ce délégué lui demanda d'apporter les preuves de ce qu'il avançait et de préciser où il y avait eu désorganisation. Aussitôt brouhaha dans la tribu moscovite.

Mais le bouquet fut quand ce délégué de la tendance adverse attrapa le délégué des cheminots sur son intervention où il avait précisé que la C.G.T.U. était composée de syndicats plus nombreux et plus puissants en effectif que la vieille C.G.T. ; il lui demanda alors qu'avait à craindre les organisations de la C.G.T.U., puisque plus nombreuses d'entrer en bloc dans la vieille C.G.T. avec des conditions bien entendues qu'aucune organisation ne serait évincée, puisque celles-ci par leur nombre submergeraient les organisations restées groupées dans la vieille C.G.T. et lui imposeraient ainsi une transformation véritable par la nomination d'un nouveau bureau qui impulserait de nouvelles directives à la C.G.T. renouée.

Quelle réponse lui fut-il servi ? Oui, dit en l'occurrence le délégué des cheminots, nous savons ce que cette Unité-là ferait. Nous assisterions à l'alliance contre nous des syndicalistes purs, anarchistes et réformistes ; et comme si la voix de ce délégué ne suffisait pas, un certain D... de l'enseignement vint confirmer et corroborer ses dires par une intervention aussi inattendue qu'impulsive, qu'il éprouva le besoin de faire en élevant la voix et l'abaissant de telle sorte qu'on eût cru entendre un artiste. Douterait-on à présent de la bonne foi qui anime les syndicalo-communistes sur l'unité ? De l'unité ils n'en veulent pas et brutalement, franchement à Saint-Etienne, ils ont dit pourquoi.

Parce qu'ils craignent l'alliance des réformistes et syndicalistes et anarchistes contre eux. Voilà tout. C'est clair.

Eh bien, malgré toute la campagne de calomnies et de dénigrement entreprise par eux dans l'Humanité ils en furent pour leurs frais et le Comité général se solidarisa avec son bureau et sa C. E. en lui donnant la majorité et en blâmant les auteurs de cette campagne. Cette majorité ira en s'accroissant au prochain Congrès, par le fait que de nombreux syndicalistes induits en erreur ou ayant remis leur mandat à des délégués qui n'hésitèrent pas à les violer, se ressaisiront et sauront à l'avenir se montrer plus réservés quant à la confiance qu'ils doivent avoir en certains. Du reste devant ces contestations de mandats, le C. G. décida l'envoi d'une circulaire spéciale aux organisations qui pourraient rectifier leur vote et seront éclairés d'un jour nouveau les procédés déloyaux mis en usage par des

adversaires sans scrupules, pour s'emparer de la majorité de l'U. D.

Pour en terminer fut débattue la question de la grève de la Métallurgie stéphanoise où les dirigeants responsables tinrent à l'écart les deux organisations directrices et représentatives des Syndicats départementaux et locaux et voulurent jeter la responsabilité de l'échec sur les organismes directeurs.

Bien mal leur en prit ; ils en furent pour leurs frais. Un propre délégué de leur Comité de grève réduisit irréfutablement leurs accusations et les confondit si magistralement qu'ils ne purent lui répondre qu'à côté de la question, il démontra qu'un seul souci de tendance les guidait depuis les débuts de ce mouvement jusqu'à la fin et que ce ne fut que lorsque sentant la partie perdue et prenant prétexte de l'arrestation de Lorduron qu'ils s'en furent en délégation à l'U. D. pour lui demander de bien vouloir rentrer au Comité de grève et participer ainsi directement à son action et cela bien entendu pour dégager leur responsabilité.

Quant aux calomnies et accusations personnelles portées contre la personnalité de notre camarade Lorduron, celui-ci n'eut pas de peine à les réduire à néant et les explications qu'il fournit à ce sujet ne purent être contestées. Certains qui le blâmaient pour son vote sur l'Unité au C.C.N. se retranchèrent derrière l'abstention malgré leur ardent désir de le condamner. Ainsi se termina ce Comité général qui démontra aussi à la tendance véritablement imbue d'esprit syndicaliste la nécessité pour elle de se regrouper plus solidement, afin que ses efforts soient plus efficacement coordonnés et de conserver intacts autour d'elle toutes les organisations qui s'y sont groupées.

Dans un prochain article j'examinerai et commenterai brièvement les principaux articles orduriers de l'« Humanité » à l'égard de leurs adversaires de tendance qu'il importe par tous les moyens de discréditer et disqualifier aux yeux des cochons de payants.

L. HERETIQUE.

Aux terrassiers de Seine et Seine-et-Oise

Camarades !

Afin de démontrer et de signifier au patronat ainsi qu'aux pouvoirs publics, la puissance de votre organisation syndicale, afin de souder davantage les liens qui unissent les Terrassiers de la Seine et de Seine-et-Oise comme un seul homme, vous aurez à cœur d'assister au

GRAND MEETING CORPORATIF ET SYNDICAL

organisé pour les Terrassiers des deux départements, aujourd'hui 27 juillet, à 9 h. du matin, grande salle de l'Union des Syndicats de la Seine, 33, rue de la Grange-aux-Belles, 33, Paris X^e. Métro : Combat, Lancry.

Ordre du jour : Ratification des élections.

E. HUBERT.

Le Comité National du Bâtiment se réunit aujourd'hui

Le Comité National Fédéral du Bâtiment tiendra ses assises à Paris le dimanche 27 juillet 1924, à neuf heures précises du matin, Maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau, Paris (19^e). Métro : Combat.

ORDRE DU JOUR :

1. Rapport moral et financier ;
2. Unité (7^e Région) ;
3. Main-d'œuvre étrangère (8^e Région) ;
4. Cartels des matières premières (13^e Région).

Les membres de la Commission exécutive et du Comité National sont priés d'être exacts à l'ouverture du Comité National.

Pour le Bureau : JOUTEAU.

Dans le S. U. B.

CHARPENTIER EN FER

Nous rappelons à MM. Derris-Berson, ancienne Maison Hamel, qu'une délégation se tient toujours à leur disposition, quand il leur plaira de rentrer en discussion pour l'application de nos légitimes revendications. Néanmoins, nous leur faisons savoir que les compagnons ne sont pas disposés à reprendre le travail tant que satisfaction ne leur sera pas accordée. Donc l'index continue sur tous les chantiers de cette Maison.

Le Secrétaire : A. Reitzer.

AUX MENUISIERS DE CHEZ ROMARY

Serez-vous donc toujours de bons chiens courants plus soucieux du bonheur de vos patrons que de vos intérêts propres ? Voyons, vous n'hésitez pas à faire neuf heures et demie tous les jours, et naturellement vos salaires sont plutôt dérisoires ; quant à l'augmentation de ces derniers, elle est rare.

Votre contremaître figurerait mieux dans une caserne de gendarmerie, car avec ses cabots, il repère les camarades conscients qui refusent de se courber devant le règlement imposé, et il les fait mettre dehors.

Allons, camarades, soi-disant communistes, qui travaillez dans cette maison, relevez donc un peu la tête, et pensez un peu au travail qui vous incombe ; ne restez plus les plats valets que vous êtes à l'heure actuelle.

Espérons que ces quelques lignes vous feront réfléchir. — Courvoisier.

LES MEFAITS DES ASSURANCES

Les scieurs de pierre tendre

Si les compagnies d'assurances sont tous les jours de plus en plus discréditées dans le monde du travail, c'est qu'elles ne veulent tenir aucun compte des droits qu'ont sur elles les victimes du travail.

Des exemples multiples viennent chaque jour grossir les dossiers, déjà volumineux, des syndicats ouvriers dont les corporatistes risquent à chaque instant leur existence. Se réfugiant par trop souvent dans le maquis de la procédure, les compagnies suspendent de leur bon vouloir le demi-salaire de l'accidenté, alors que celui-ci ne juge pas sa blessure consolidée. De telles mesures tolérées par le gouvernement dans ces officines capitalistes, poussent quelquefois leurs victimes à l'action directe, de façon à attirer l'attention publique sur leur triste sort.

Le geste de Muller est trop récent pour insister davantage sur l'opinion qu'ont les travailleurs sur ces tripots d'argent.

Notre camarade R..., victime de son travail, vient hélas, comme tant d'autres, d'en faire la triste expérience. Alors que R... ne peut encore marcher, brutalement le Syndicat de Garantie, dont la réclamation n'est plus à faire, lui refuse son demi-salaire.

Notre camarade, avec quatre gosses et une femme se trouve de ce fait réduit à la misère noire. Cependant notre copain est tombé sur le tas, à l'occasion du travail et pendant le travail, et aucune contestation n'est possible à ce sujet, mais les camarades ont le cœur aussi ouvert devant l'infortune, que les coffres-forts des assurances sont fermés devant les blessés, et jusqu'alors notre camarade a été assuré du lendemain, parce que ses compagnons de lutte ont compris leur devoir.

Faudrait-il donc que le cas de Muller se multiplie pour que les vampires des assurances, placés devant les faits, respectent la loi de 1893 ?

Pour nous, ce qui importe, c'est de connaître nos droits en face de gens dont le seul souci est de vivre au détriment des victimes du travail, puis aussi nous saurons étendre notre champ de propagande pour revendiquer pour les accidentés du travail le salaire entier, car enfin les travailleurs ont assez d'être « fondus » par ces mercantis de la douleur. Notre syndicat saura défendre son corporat et soutenir par là même l'intérêt de tous les accidentés du travail ; pour cela le prolétariat et les syndicats doivent puiser dans les événements journaliers les enseignements nécessaires qui leur permettront d'élargir leur propagande pour que soit révisé au plus tôt la loi sur les accidents du travail. — Le Syndicat.

Les ouvriers coiffeurs à la classe ouvrière

En ce moment existe chez les coiffeurs, une certaine agitation créée pour l'obtention d'une augmentation de salaire et la suppression du pourboire. La tenue des deux derniers meetings a fait connaître aux camarades notre situation en général et ce que nous devons faire pour l'améliorer. Plusieurs modes d'action ont été discutés, mais aucun ne fut adopté fermement.

Quelle que soit l'action qui nous sera proposée par le syndicat, nous devons faire appel à la clientèle. C'est à vous, camarades des autres corporations, de nous aider quand vous allez chez votre coiffeur. Demandez à haute voix aux ouvriers coiffeurs s'ils ont été augmentés. Même si l'ouvrier est quelque peu froussard et n'ose pas répondre, le patron sera obligé de parler à sa place.

Rappelons que les patrons coiffeurs ont majoré leurs tarifs en prétextant l'augmentation de salaire des ouvriers.

Camarades, aidez-nous, boycottez les maisons qui n'ont pas augmenté les salaires. Ed. LAUNOY.

La loi sur les accidents applicable aux ouvriers agricoles

Après de nombreuses formalités, la loi étendant aux exploitations agricoles la législation sur les accidents du travail va entrer en vigueur le 1^{er} septembre prochain : l'ouvrier agricole, sans avoir à faire la preuve de la faute de l'employeur, pourra bénéficier des avantages accordés aux ouvriers de l'industrie par la loi de 1898, tels que demi-salaire, frais pharmaceutiques, rente en faveur de la victime d'accident ou de ses ayants droit.

La loi établit deux catégories parmi les exploitants agricoles : ceux qui emploient d'une façon permanente un personnel salarié, assujettis obligatoirement ; ils doivent prendre toutes dispositions utiles pour se couvrir contre les risques que la loi nouvelle met à leur charge. Quant aux exploitants qui travaillent d'ordinaire seuls ou avec l'aide de membres de leur famille (ascendants, descendants, conjoint, frères, sœurs ou alliés au même degré) ou qui, occasionnellement, s'adjoignent un ou plusieurs collaborateurs, salariés ou non, ils ne sont pas assujettis obligatoirement, mais ils peuvent — et c'est un acte de prudence et de prévoyance que la loi leur facilite — faire bénéficier de avantages de la loi les membres de leur famille et leurs collaborateurs occasionnels, en adhérant à la législation sur les accidents du travail et en contractant une assurance dans les formes réglementées par la loi et le décret du 29 juillet 1923.

En outre, tout exploitant agricole peut également, sous la même condition de contracter une assurance, se placer lui-même, pour les accidents dont il serait victime, sous le bénéfice de ladite législation.

Une instruction pour l'application de la loi du 15 décembre 1922, relative à l'extension aux exploitations agricoles de la loi sur les accidents du travail, sera publiée par le Journal officiel et vendue au prix de trente centimes.

CONTRE L'IMPOT INIQUE

La défection des orthos

En conformité des décisions et circulaires émanant des Unions syndicales, demandant à chaque travailleur de se refuser au paiement de l'impôt sur les salaires, le camarade Maurice Declercq ne voulut point acquiescer le montant d'une somme de 300 francs que lui réclamait le percepteur du lieu où il habite.

La saisie fut pratiquée et la vente des meubles devait avoir lieu sur la place publique de Saint-Nom-la-Bretèche le mardi 22 juillet. Pour empêcher cette vente, Declercq se rendit à l'Union des Syndicats de Seine-et-Oise pour solliciter le concours des militants et des groupements syndicaux ; en conversant avec Brout, secrétaire de ladite Union, il eut le grand tort de laisser voir l'amitié qui l'unissait à certains camarades du Groupe d'Etudes sociales de Rueil ; comme chacun sait, le citoyen Brout a un faible pour les libertaires, ceux de Rueil en particulier ; songez donc, ils ont eu la gentillesse de lui rappeler que l'argent des syndicats devait servir à une tout autre besogne que l'action électorale au profit du parti dit communiste ; cette amabilité, Brout, dont on connaît pourtant la valeur stomacale, n'a pu encore la digérer. Cette petite diuresson explique pourquoi, au mépris des résolutions de la C. G. T. U. et de notre propre Union départementale faisant un devoir à tous les syndicats de défendre les travailleurs, quels qu'ils soient, en butte aux exigences du fisc, personne parmi l'élite communiste composant la majorité de l'Union Départementale, comme d'ailleurs aucun des chevaliers de la Faucille qui peuplent les groupements syndicaux et autres cellules de Saint-Germain-en-Laye, ne crurent bon de répondre à l'appel lancé par le Libéraire et les camarades de Rueil.

La haine que professent pour les anarchistes les thuriféraires du communisme officiel avait produit le beau résultat de faire la vide autour de la demeure d'un travailleur nullement libertaire dont les meubles étaient menacés de saisie.

Heureusement, ce jour-là, l'huissier ne se dérangea pas (peut-être est-il communiste ?) et les meubles de l'ouvrier Declercq s'en tirèrent sains et saufs.

Survenant en même temps que les excitations de l'épileptique Rieu appelant à la guerre sainte contre les libertaires toute la tourbe communiste, cet incident éclaira d'un jour nouveau la mentalité des ex-camarades communistes dont la raison sombre chaque jour davantage sous les coups du marteau bolchevique que manient d'une main de fer les Rieu et autres Treint.

La leçon que vient de recevoir le camarade Declercq est bonne à méditer pour les travailleurs qui, en Seine-et-Oise, se refusent au paiement de l'impôt. S'ils ne sont pas communistes, ni même sympathisants, attention, il y a intérêt pour eux à rechercher un moyen individuel propre à faire obstacle aux huissiers. Surtout qu'ils ne comptent pas sur le concours de l'Union des Syndicats où le communiste Brout est roi ; il pourrait leur en cuire, car si l'huissier n'a pas vendu, il est fort probable que demain il vendra avec usure.

A. LESIMPLE.
(Groupe de Rueil.)

Grève aux chantiers de la Loire

Les employés et comptables des chantiers de la Loire, à Saint-Nazaire, viennent de se mettre en grève. Ils réclament la même augmentation de salaire qu'ont récemment obtenue leurs collègues des chantiers de la Loire, à Nantes.

De leur côté, les apprentis du même établissement, ont pris une décision analogue. D'accord avec leurs camarades des chantiers de Penhoët, ils demandent eux aussi un relèvement de salaire.

Dans les Services Publics

POUR LES 1.800 FRANCS POUR LA REVISION DES TRAITEMENTS ET SALAIRES

Aux Fonctionnaires et aux Travailleurs des Services Publics !

La misère des Travailleurs des Services Publics, au milieu de la prospérité générale, est un scandale. Nous en avons assez d'attendre le relèvement des traitements et salaires qui s'impose.

L'argent ne manque pas, il suffit de le prendre dans les poches pleines des profiteurs.

Pour mettre le Gouvernement et le Parlement en demeure de tenir les engagements pris ;

Pour obtenir le vote immédiat d'un acompte de 1.800 francs ;

Pour arracher à brève échéance la révision des traitements et salaires ;

Travailleurs et Fonctionnaires des Services publics, levez-vous et assistez en masse au

GRAND MEETING

qui aura lieu lundi 28 juillet, à 20 h. 30, salle Jean-Jaurès, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, Paris (10^e).

Orateurs : Delpy, de la Fédération Postale Unitaire ; Piquemal, député de Paris ; Midol, conseiller municipal.

Aux syndicats du Nord

En vue de réunir toutes les forces syndicales du Nord, le Conseil Syndical des Métaux Unitaires de Denain et environs organise un congrès départemental des Syndicats métallurgistes.

En ce moment, où la situation des métallurgistes est désastreuse en tous points et pour lutter efficacement contre le patronat,

nul doute que tous les syndicats répondront à l'appel que nous leur lançons.

En conséquence, et pour réunir ce congrès en août prochain, les Syndicats Unitaires, confédérés, autonomes, sont invités à envoyer leurs adhésions et leurs suggestions sur l'ordre du jour suivant :

1^o Salaires ; 2^o Huit heures ; 3^o Délégués d'atelier ; 4^o Assurances sociales. Répondre Syndicat Unitaire des Métaux, Ecourse du Travail, rue de Lille, Denain.

Pour le Conseil : JOLIS.

Communiqués syndicaux

Boulangers. — Les camarades détenteurs de carnets d'adhésion sont priés de passer à la permanence pour faire le relevé des nouveaux adhérents avant le 31 juillet.

Nous apprenons avec douleur le décès de notre camarade Brimaud, de la section de Saint-Germain, survenu à la suite d'accident de tramway, le 25 juillet. Le Syndicat des Ouvriers Boulangers de la Seine adresse à sa famille l'expression de ses plus vives condoléances et invite tous les camarades disponibles à assister aux obsèques qui auront lieu demain lundi, à 10 h. 30, avenue François-Arago, 8, au Vésinet (Seine-et-Oise).

Fédération des Jeunes Syndicalistes. — Aujourd'hui, grande balade au Val d'Yvette. Départ par la gare Denfert-Rochereau : descendre à Lozère. Trains à 7 h. 38, 7 h. 51, 8 h. 04 et toutes les vingt minutes.

C. I. des 11^e et 12^e arrondissements. — Tous les syndiqués de la Sculpture, des Sièges cuir, Tourneurs sur bois, Ebénistes, Menuisiers en sièges, Dorures, Litiers, Tonnelliers, Section des Métaux du 12^e Biseauteurs sont convoqués.

DANS LE S. U. B.

PLOMBIERS-POSEURS. — A 9 heures, Commission de contrôle de grève, bureau 15, Bourse du Travail, 4^e étage.

SECTIONS LOCALES INTERCORPORATIVES

Boulogne-Billancourt. — A 9 heures, salle du C. I., 55, boulevard Jean-Jaurès. 13^e arrondissement : A 9 heures, 163, boulevard de l'Hôpital ; délégué, Denoyelle. Ivry : A 9 heures du matin, 50, rue de Seine.

SERRURIERS. — Réunion du Conseil et des délégués d'atelier demain lundi, à 18 heures, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 13.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Groupe des Amis du Libéraire de Lyon. — Réunion mardi 29, à 20 h. 30, au siège, 17, rue Margnan.

Versements mensuels et souscription : nomination d'un secrétaire.

Groupe Anarchiste Universitaire et des 5^e et 6^e. — Jeudi prochain 31, à 20 h. 30, rue Lanneau, 6 (métro Saint-Michel), grand débat sur « Doit-on préférer la ville à la campagne ? ».

On commencera par les comptes rendus des réunions de la Fédération Parisienne, du Comité d'initiative et du Conseil d'administration du « Libéraire ».

Groupe du 12^e. — Le Groupe du 12^e fait un pressant appel aux camarades lecteurs du « Libéraire » de cet arrondissement pour donner plus de vitalité à notre groupe.

Les orateurs nous faisant défaut, il faudrait que les copains développent eux-mêmes un petit sujet qui donne lieu à discussion, ce qui permettrait de passer une bonne soirée en camaraderie. Nous comptons sur la bonne volonté des camarades et des sympathisants.

Le Groupe se réunit tous les lundis, à 20 h. 30, boulevard de Reuilly.

Province

Comité de Propagande anarchiste dans le Sud-Ouest. — Compte rendu de la besogne faite ; mise au point du fonctionnement de ce comité. N. B. — Notre camarade Guyomard quittant Bordeaux, il nous faut pourvoir à son remplacement pour la bonne marche du Comité, qui est absolument nécessaire dans le Sud-Ouest.

Club anarchiste « les Réfractaires » de Bordeaux (siège, 38, rue Elie-Gutierrez). — Notre première controverse avec les militants catholiques a revêtu une allure passionnante ; la courtoisie des débats et le vif intérêt qu'y témoignaient les camarades venus nombreux, nous incitent à continuer jusqu'à épuisement des sujets intéressants les deux parties.

Communications diverses

Fédération Espérantiste Ouvrière. — Un cours d'espéranto par correspondance fonctionne toute l'année. Pour renseignements, s'adresser à Glodeau, 177, rue de Bagnole, Paris (20^e). Joindre un timbre pour réponse. Envoi du Cours élémentaire contre 0 fr. 30.

Bascon (école agricole de pratique végétale). — Les camarades désireux de connaître une méthode de vie saine, libre et fraternelle sont avisés qu'une visite-excursion à « Bascon » est organisée à l'occasion des fêtes du 15 août. S'inscrire dès maintenant auprès de Charles Foyeur, à Bascon, près Château-Thierry (Aisne). Prix de l'inscription, comprenant vivres et organisation du camping pour deux journées, 15 francs.

Ebénistes. — Vente d'outils d'un camarade décédé, au siège, à 9 heures, 2, rue Saint-Bernard.

Groupe d'Etudes Sociales de Troyes. — Réunion du Groupe mardi, à 20 h. 30, précises. Causerie par un camarade sur l'annisme. Les camarades possédant des livres appartenant au Groupe sont priés de les rapporter mardi sans faute, la bibliothèque devant être administrée sur une nouvelle base.

PETITE CORRESPONDANCE

Gauguinot, à Brest. — Bien reçu chèque postal de 125 francs : pour l'hebdomadaire, 95 fr. ; pour le quotidien, 30 fr.

Garichi est prié de se trouver aujourd'hui, à 22 heures, au café du Pont, boulevard Sébastopol.

Langlois est prié de passer rue Louis-Blanc, demain lundi.

Camille Chrétien, Amay. — Avons versé les 25 francs au service des abonnements. A l'avenir, aie donc l'obligeance d'indiquer ce que tu désires sur le talon du mandat. Ton abonnement se terminera au 31 octobre.

André Prévost pourrait-il donner de ses nouvelles à André Daudet. Lui écrire à son adresse.

Suzanne. — Regu lettre. Envoie adresse. — P. Le Roux.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libéraire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris